

“Le Covid-19 s’en prend aux échanges internationaux : il ne les annule pas, il les perturbe”

Weronika Zarachowicz, Publié par Télérama le 18/05/20

Jean-Michel Valantin : *“Cette pandémie est inséparable du moteur de l’anthropocène qu’est le développement urbain.”*

Jean-François Robert pour Télérama

Crises sanitaire, climatique, écologique : tout est lié, interdépendant, dans notre monde en état de siège, nous dit Jean-Michel Valantin, auteur de “L’Aigle, le Dragon et la crise planétaire”. Pour ce chercheur en géopolitique, le salut peut venir d’une coopération internationale, notamment entre les deux géants que sont l’Amérique et la Chine.

Hypersiège : tel est le concept saisissant que développe le chercheur Jean-Michel Valantin, 51 ans, dans ses derniers ouvrages, dont *L’Aigle, le Dragon et la crise planétaire*, récemment paru aux éditions du Seuil. De plus en plus de pays, explique ce spécialiste de géopolitique et d’études stratégiques, se retrouvent désormais comme en état de siège, sous la pression des dérèglements environnementaux planétaires. À l’image du Bangladesh, littéralement « assiégé » par les effets combinés de la montée des eaux, de la déforestation, de la multiplication des cyclones, d’une insécurité alimentaire et sanitaire chronique. À l’image aussi des États-Unis, de l’Inde ou de la Chine. Et si c’était le cas, depuis plusieurs mois, de la moitié de l’humanité, brutalement immobilisée, confinée et encerclée par un virus né de la déforestation effrénée ? Retour sur un nouveau paysage géopolitique et stratégique, marqué par la montée des risques liés à l’environnement.

À vous lire, nous sommes donc tous en état de siège ?

Oui, pour la première fois dans l’histoire de l’humanité, la moitié de la population mondiale se retrouve confinée, mise en danger et comme assiégée, à l’échelle individuelle, collective et planétaire. La globalisation elle-même est en état d’« hypersiège »... Après avoir franchi la barrière des espèces dans la ville chinoise de Wuhan, le nouveau coronavirus a littéralement inséré ses modes de contamination dans les chaînes logistiques et humaines qui relient cette ville au reste de la Chine, et à la mondialisation. Ce n’est donc pas seulement une crise sanitaire d’origine animale, mais surtout la première épidémie globale de l’anthropocène, ce nouvel âge défini depuis une vingtaine d’années par les géologues et les biologistes, qui nous disent que les activités humaines sont devenues la principale force de transformation sur Terre.

“La crise sanitaire devient globale du fait de l’intrication des flux de personnes et de marchandises, des systèmes de transport mondialisés, des chaînes de sous-traitance...”

Pourquoi la relier à l’anthropocène ?

Les échanges de maladies entre animaux et humains sont une histoire ancienne. Mais si ce virus très contagieux provoque de tels désastres, c'est parce qu'il est indissociable d'un développement mondialisé effrené, qui repose sur l'urbanisation et le recours généralisé aux énergies fossiles. Donnant à l'épidémie une ampleur inédite. La crise sanitaire devient en effet globale du fait de l'intrication des flux de personnes et de marchandises, des systèmes de transport mondialisés, des chaînes de sous-traitance... Résultat, le Covid-19 se répand partout, par les transports aériens, terrestres, maritimes. Et surtout, il se propage de ville en ville. Cette pandémie est inséparable du moteur de l'anthropocène qu'est le développement urbain.

Le virus est d'ailleurs lié à la déforestation et à la destruction des habitats des animaux sauvages...

De sa naissance à sa propagation, le Covid-19 est marqué par l'urbanisation et les flux qui lui sont liés. Certains chercheurs, comme l'historien John McNeill ou le physicien Geoffrey West, définissent l'anthropocène comme étant surtout un « urbanocène » ! La croissance urbaine est devenue le ressort de toutes les croissances — l'extraction des ressources a explosé ; l'artificialisation des sols aussi, par la multiplication des routes et l'étalement urbain, mais aussi par la propagation des polluants dans les sols... Aujourd'hui, au niveau mondial, plus de la moitié de la population, qui augmente de un milliard de personnes tous les treize ans, est urbaine. Or, les densités humaines des mégapoles sont un facteur majeur de diffusion du virus. Nous le combattons aujourd'hui par la distanciation sociale ou par le confinement, qui constraint les populations à une semi-immobilité. Mais ceci n'est en rien passif. Au contraire, ces combinaisons de mesures permettent de lutter activement contre le Covid-19 : il s'agit pour nous d'une puissante offensive stratégique, cassant progressivement les chaînes de contamination.

On découvre ainsi que le milieu urbain est extrêmement complexe à gérer...

Oui, confiner 3,5 milliards d'individus fait soudain émerger la notion de sécurité urbaine de façon inédite. Il nous faudra élaborer de nouveaux outils de contrôle épidémique, comme on l'a fait au XIXe siècle, quand la cartographie urbaine et la lutte contre le choléra sont allées de pair. Quelles formes prendront les questions de sécurité sanitaire après cette crise ? S'interroger est crucial, d'autant que de nombreux scientifiques alertent sur le fait que le réchauffement global est en train de libérer de nouveaux virus et bactéries, jusqu'ici endormis dans les zones gelées arctiques, et que notre entrée dans l'anthropocène s'accompagne d'une montée du risque épidémique.

“Jour après jour, nous découvrons toutes les répercussions, économiques, sociales, atmosphériques, géopolitiques, de la pandémie.”

Vous définissez d'ailleurs l'anthropocène comme « l'âge des conséquences »...

C'est même l'âge de la combinaison des conséquences et de leur enchaînement — l'utilisation des carburants fossiles, le développement urbain, la démographie galopante, l'industrialisation de l'alimentation, le commerce des animaux sauvages devenus animaux de consommation... Cette pandémie le démontre de façon très concrète. Jour après jour, nous en découvrons toutes les répercussions, économiques, sociales, atmosphériques, géopolitiques, sans savoir précisément où cela va nous mener.

Y compris en termes de traçage numérique et de contrôle !

Nous assistons en effet à la rencontre entre le numérique, l'intelligence artificielle et la gestion d'épidémies. L'enjeu n'est plus de savoir s'il faut développer ces technologies — elles sont là —, mais surtout de savoir comment, avec la plus grande vigilance, on les utilise de façon démocratique. Nous vivons en ce moment une immense expérimentation collective.

Et vertigineuse...

Ce virus met en évidence combien le modèle globalisé de circulation de l'alimentation, de l'énergie ou des médicaments repose sur le principe de chaînes logistiques fonctionnant de façon fluide. Mais quand cette fluidité est perturbée, ce sont toutes les vulnérabilités propres à nos sociétés complexes qui sont mises au jour ! Par exemple, aux États-Unis, l'une des plus importantes usines de transformation de viande de porc vient d'être fermée car de nombreux employés ont contracté le Covid-19. Cela provoque un problème d'approvisionnement, pour le marché national mais aussi pour l'export, notamment vers la Chine, très grosse consommatrice de porcs. Or, depuis 2018, au niveau mondial, cette industrie subit déjà les effets d'une maladie, la peste porcine africaine — en moins de deux ans, deux cents millions de porcs sont morts en Chine, alors que le pays possède 50 % du cheptel mondial. Ces tensions croissantes sur le marché amènent désormais les Chinois à manger davantage de poisson, et donc à augmenter la pression sur la pêche en mer de Chine. Cette région est le théâtre d'incidents de plus en plus intenses entre flottes chinoise, philippine, vietnamienne, indonésienne, malaisienne...

Encore ces chaînes de conséquences !

On peut pousser plus loin l'analyse. Les ressources halieutiques (poissons et palourdes) sont victimes de la surpêche, mais aussi de l'acidification de l'océan due à l'augmentation du CO2 dans l'atmosphère. Par ailleurs, les rejets agricoles dans la mer de Chine font proliférer le plancton, qui surconsomme de l'oxygène marin, et donc asphyxie des populations marines de ces zones — transformées en « zones mortes ». Cet enchaînement de crises aggrave encore la compétition entre les flottes de pêche, et devient ainsi le support de nouvelles tensions géopolitiques.

“La relation complexe entre l'Amérique et la Chine – la Chimerica –, est devenue l'un des moteurs les plus puissants de la crise environnementale, et de ce qu'on peut appeler une nouvelle géopolitique.”

Votre dernier ouvrage s'intéresse en particulier aux tensions croissantes au sein de la « Chimerica ». C'est-à-dire ?

Ce concept, élaboré par Niall Ferguson, un historien de l'économie, met en évidence la façon dont, depuis les années 1980, les économies américaine et chinoise se sont littéralement hybridées, jusqu'à composer une immense entité fondée sur leurs interdépendances : la « Chimerica » (en français, « Chinamérique »). Elle leur a permis de connaître une croissance économique quasiment ininterrompue entre 1979 et 2008, tout en soutenant la reprise après la crise financière. Mais elle s'accompagne aussi de l'explosion des rejets polluants et des gaz à effet de serre chinois (9,8 milliards de tonnes de CO2 en 2018) et américains (5,2 milliards) **1**. Aujourd'hui, cette relation complexe est devenue l'un des moteurs les plus puissants de la

crise environnementale, et de ce qu'on peut appeler une nouvelle géopolitique. En retour, le dérèglement climatique menace lourdement ces deux superpuissances...

Sont-elles déjà en état d'« hypersiège » ?

Oui, les États-Unis sont plongés dans un état d'insécurité climatique chronique, avec des enchaînements de sécheresses et d'inondations historiques, des super-tempêtes et des incendies à répétition, qui infligent d'immenses dégâts industriels, agricoles, financiers, urbains, humains... En Chine aussi, les effets du changement climatique sont de plus en plus violents, avec des zones agricoles et urbaines directement menacées par la crise de l'eau, ou encore des attaques de « smog » (nuage de polluants) d'une telle violence que la pollution atmosphérique tue près de 1,3 million de personnes par an en Chine depuis 2013 ². Cette violence climatique s'ajoute et s'entremêle à la guerre commerciale qui oppose les deux pays depuis avril 2018, par l'augmentation des tarifs douaniers sur les produits importés. En d'autres termes, l'interdépendance sino-américaine est traversée d'immenses tensions propres à l'affirmation de leurs intérêts nationaux respectifs, sur fond de dérèglement planétaire...

Le président Trump accuse sans cesse le « virus chinois ». Cette pandémie ne risque-t-elle pas d'exacerber les oppositions entre Washington et Pékin ?

Elle renforce toutes les tensions qui lui préexistaient. Par ailleurs, le régime communiste chinois doit affronter une crise de légitimité provoquée par sa gestion de l'épidémie, tandis que la vie politique américaine est dominée par une campagne présidentielle, par temps de crise sanitaire et économique. Il pourrait donc être tentant de canaliser les colères et les angoisses collectives vers une puissance étrangère, d'autant que les conséquences économiques et sociales du Covid sont gigantesques... Cette crise effarante est aussi celle de la Chimerica. La chute de la production en Chine et l'effondrement en cours de la demande américaine (avec 22 millions de chômeurs de plus en un mois) pourraient provoquer la baisse des exportations de produits chinois vers les États-Unis, et porter un très rude coup à l'économie chinoise. Le binôme USA-Chine n'étant autre que le moteur de la globalisation, son affaiblissement risque aussi de se faire sentir au niveau mondial.

La fourniture de matériel médical, dite « diplomatie des masques », lancée par le président chinois est-elle à la hauteur ?

La Chine n'a pas pu maîtriser la diffusion du Covid-19, des comptes lui sont donc demandés... Mais sa tentative de diplomatie sanitaire est plus une expérimentation qu'autre chose. Elle démontre que Pékin plonge aussi dans l'incertitude et essaie de réinventer sa politique étrangère face à une situation géopolitique complexe et mouvante. Cela dit, la diplomatie des masques est aussi une forme classique de « soft power », de politique d'influence, qui vise à rétablir tant bien que mal l'image de la Chine. Et à tenter de soutenir des pays dont l'activité est essentielle pour elle, via l'ambitieuse politique de Nouvelle Route de la soie, lancée depuis 2013. C'est un gigantesque système de transports terrestres et maritimes, qui relie la Chine à toute l'Eurasie, jusqu'à Londres, ainsi qu'à l'Afrique et l'Amérique latine. Elle lui permet d'importer tous les types de ressources, agricoles, minières, énergétiques, industrielles... Dit autrement, c'est une mondialisation à la chinoise, au service de la Chine !

“Pour la Chine et l’ensemble du monde, l’épidémie est l’occasion d’une prise de conscience des vulnérabilités liées à la circulation de flux de matières, d’énergies, mais aussi d’émissions de gaz à effet de serre.”

Cette politique survivra-t-elle au Covid-19 ?

Aujourd’hui, la pandémie perturbe l’activité dans les soixante-dix pays participant à cette Route de la soie, et diminue les ressources transportées vers la Chine. Le Covid-19 s’en prend aux échanges internationaux : il ne les annule pas, mais il les ralentit, les perturbe. C’est une immense remise en question pour la Chine, et pour l’ensemble du monde. Une prise de conscience de toutes les vulnérabilités liées à la circulation de flux de matières, d’énergies, mais aussi d’émissions de gaz à effet de serre... La pandémie poussera-t-elle certains États à se refermer partiellement ou complètement ? La coopération avec la Chine va-t-elle diminuer ? Autant de questions inédites, et d’incertitudes croissantes...

Votre dernier ouvrage, écrit avant le Covid-19, se termine sur une note optimiste. Vous l’êtes toujours ?

Je tiens cela de ma formation, je suis docteur en études stratégiques et c’est le domaine des paradoxes ! Bien sûr, nous connaissons aujourd’hui une montée des tensions. Mais les effets en chaîne de la pandémie pourraient finir par forcer Américains et Chinois à travailler ensemble. N’oubliions pas que, malgré leurs divergences profondes, les deux géants restent extrêmement interdépendants... Et puis, prenez la période de la guerre froide : la menace commune était devenue assez importante pour qu’une forme de coopération s’installe. Et pendant la Seconde Guerre mondiale, l’alliance entre Moscou, Londres et Washington était tout sauf naturelle et évidente ! Voilà pourquoi j’insiste sur un regard stratégique : les rapports de force ne sont pas uniquement compétitifs, ils peuvent aussi devenir coopératifs. Aujourd’hui, cette pandémie nous pose des questions inédites, individuellement et collectivement. Allons-nous la vivre comme une parenthèse ? Ou une bifurcation ? Dans ce cas, impossible d’ignorer les « limites planétaires » que notre monde a atteintes. Cette crise les révèle comme jamais, et rend plus concrètes les fragilités profondes des sociétés contemporaines, notamment face au nouveau désordre biologique. Reste que les processus de prise de conscience, liés aux mentalités collectives, ne sont ni simples, ni linéaires. Il faut du temps pour réinventer un monde...

Jean-Michel Valantin en quelques dates

1969 Naissance à Chambéry.

2002 Docteur en études stratégiques et sociologie de la défense à l’EHESS.

2007 *Écologie et gouvernance mondiale*, éd. Autrement.

2013 Collabore avec The Red (Team) Analysis Society, à Londres.

2013 *Guerre et nature. L’Amérique se prépare à la guerre du climat*, éd. Prisma.

2017 *Géopolitique d’une planète déréglée. Le choc de l’anthropocène*, éd. du Seuil.

1 Cette différence reflète les niveaux respectifs des productions industrielles chinoise (28 % de la production mondiale) et américaine (16 %).

2 Pendant l’été 2013, à la suite de la fonte brutale de la banquise arctique, l’altération des courants aériens a entraîné un arrêt des vents sur le nord de la Chine, et provoqué une attaque inédite de smog dans cette zone particulièrement industrialisée.

